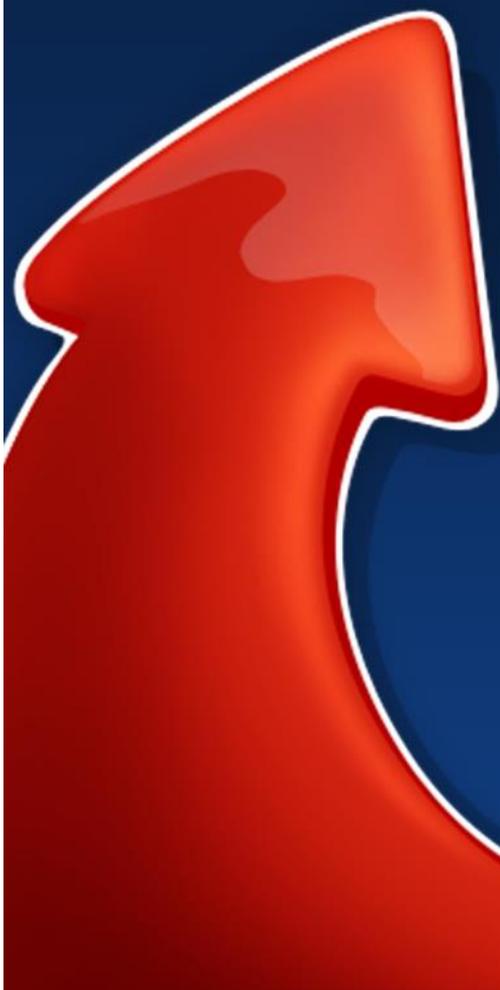


CAHIER PEDAGOGIQUE

NOUVELLE FANTASTIQUE

Cahier 4 : Nouvelles gagnantes des
éditions précédentes



Sommaire



Introduction	3
Grille de sélection du jury	4
Nouvelle gagnante première édition	6
Nouvelle gagnante deuxième édition	16
Nouvelle gagnante troisième édition	23
Nouvelle gagnante quatrième édition	33
Nouvelle gagnante cinquième édition	42
Nouvelle gagnante sixième édition	51

Dans ce dernier cahier, vous trouverez les nouvelles gagnantes des éditions précédentes ayant remporté le premier prix.

Pour sélectionner les nouvelles reçues, notre jury utilise une grille de sélection répondant à différents critères. Vous trouverez celle-ci à la page suivante.

Nous vous conseillons de la lire attentivement et de vérifier si votre nouvelle répond aux critères exposés.

Nouvelles numéro : _____

	+	+/-	-
L'histoire est intéressante.			
De manière générale, elle correspond bien au genre fantastique.			
Elle a pour cadre la vie de tous les jours.			
On repère bien les premiers signes qui viennent perturber le personnage.			
Un climat d'incertitude s'installe progressivement.			
On sent une gradation dans la peur que le personnage éprouve.			
La fin laisse subsister un doute.			
Le titre est bien choisi.			
L'emploi des temps est correct.			
L'histoire est cohérente.			
Le cadre de l'histoire (lieu, époque, personnage) est montré comme bien réel.			
Un phénomène irrationnel se produit dans ce cadre.			
Un climat angoissant est créé.			
Les sentiments, sensations, réactions du personnage sont bien montrés.			
Le doute du personnage est marqué par différents procédés.			
L'hésitation du lecteur est maintenue jusqu'au bout.			
L'originalité est recherchée.			
Le style			

L'aube ensanglantée

1ère Edition

2010 - 2011



Delia Sna

*1er
Prix*



L'aube ensanglantée (Premier prix décerné à Delia Ana)

Une petite ruelle étroite, au bord de la ville, et qui débouche sur un petit bois. De rares lampadaires éclairent cette ruelle de leur si pâle lumière. Bon vous l'aurez deviné : il fait très sombre, mais contrairement à ce que certains vont penser, non. Non, non ce n'est pas la pleine lune, il n'y a d'ailleurs aucun loup-garou dans les parages. La seule créature vivante en ce lieu n'est autre qu'un délicat monarque semblable à une douce flamme, voltigeant majestueusement. C'est beau non ?

Mais bon revenons à ce que je disais, il fait donc encore légèrement noir, mais c'est plutôt l'aube, plusieurs minutes environ avant le lever du Soleil. Le ciel est quand même exceptionnellement splendide avec sa teinte légèrement rose orangée qui finit par virer au bleu cobalt. À part quelques mignons petits nuages ce ciel est dégagé on peut même voir des étoiles par-ci par-là, on dirait des petites lucioles ! Le temps est doux, on pourrait presque pressentir la tout aussi douce chaleur qui inondera la paisible journée qui s'annonce.

Et donc, par cette petite ruelle passe une autre charmante petite créature sautillant joyeusement. Bah on peut la comprendre quand on sait où elle compte aller. Mais bon comme vous l'ignorez je vais vous le dire. Elle se dirige vers un parc, qui n'a absolument rien de si exceptionnel que ça à part peut-être sa rivière, un merveilleux ruban doré, pur et limpide à tel point que l'on peut en distinguer les minéraux colorés du fond ainsi que sa flore de rêve. Et encore vous n'avez pas idée de quelle magnificence, cette rivière fera preuve lors du lever de notre beau Soleil. Bref, vous voyez maintenant pourquoi elle sautille en direction de ce parc.

Elle sautille encore et toujours quand elle arrive au bout de la ruelle. A partir de là plus aucun lampadaire n'éclaire sa route et elle ne s'arrête même pas pour être sûre d'être bien sûr la bonne voie. Elle connaît le chemin par cœur. Elle s'enfonce petit à petit dans le bois dense. Vraiment très dense, son petit pied se heurte à une vilaine racine.

Elle tombe lourdement et ne manque d'ailleurs pas de s'écorcher un peu au passage, et ce au niveau du bras droit, elle a un peu mal, elle saigne, mais juste un peu, rien de bien grave ni d'inquiétant. Elle regarde la coupure puis s'assied sur l'herbe et déchire lentement le bas de sa robe en dentelle prune, déjà déchirée par endroits, pour en faire un bandage. Elle se relève et marche cette fois-ci très prudemment à travers le bois et suit un petit sentier qui la mène à une vaste clairière. Derrière, se trouve le parc et sa tant attendue rivière.

Elle avance donc dans ce bois. Tout le bois est silencieux et calme. La seule agitation présente, c'est-à-dire, elle s'est apaisée. On peut à peine entendre les oiseaux chanter, les petits animaux sortis pour admirer la venue du jour et la végétation s'agitent au rythme de la douce brise. Elle entend un petit bruit derrière elle, une sorte de légers battements d'ailes. Elle se retourne alors gracieusement et contemple la merveille en face d'elle, un papillon orange aux ailes bordées de noir. C'est le monarque de tout à l'heure, vous vous en rappelez? Il est maintenant là juste en face d'elle et à part quelques furtifs battements d'ailes, il est quasiment immobile. Notre petite est intriguée, et ne cesse d'admirer le somptueux monarque.

Elle est si fascinée par la grâce du papillon qu'elle ne remarque même pas les subtils changements autour d'elle. Le vent ne souffle plus, les oiseaux se sont tus. Plus aucune vie ne se manifeste. Même le peu de lumière présent a disparu. Il ne reste plus qu'elle et le monarque. Elle le trouve si petit, si fragile. Après tout, ses ailes ne sont-elles pas aussi fines que du papier? N'est-il pas aussi petit et vulnérable qu'un petit oiseau tombé de son nid et à la merci des prédateurs? Elle ne cesse de penser qu'en le touchant, elle pourrait lui faire du mal, le faire souffrir. Mais elle a pourtant très envie de sentir la douceur de ses ailes orangées. Elle esquisse un léger mouvement des doigts, puis relève délicatement sa petite main et la tend avec appréhension vers cette toute petite créature. Celle-ci virevolte alors en tous sens, elle essaye de le suivre du regard, mais n'y parvient pas. Et puis tout à coup, juste comme ça, le papillon s'arrête juste à côté de son bras droit. Elle, elle ne bouge pas, elle l'admire tout simplement. Elle se dit que cette créature est la plus merveilleuse de toutes. En pensant cela, un agréable petit sourire se dessine sur ses traits. Le monarque, lui se rapproche encore et encore d'elle jusqu'à se poser sur sa blessure.

Elle n'ose pas bouger. Pourquoi faire quelque chose qui risquerait d'effrayer cette merveille de la nature? Ils restent ainsi quelques minutes, quelques minutes où le temps lui-même s'est arrêté.

Mais au bout d'un moment elle ressent un indicible malaise. Le papillon lui semble rayonner à chaque seconde qui passe, bien qu'à ce moment-là les secondes, les minutes, tout ça perdaient toute signification. Seulement elle se met à se rappeler du parc, de la rivière. Un frisson la parcourt alors, elle a froid. Elle semble reprendre vie, elle cligne plusieurs fois des yeux, et respire profondément. Elle ne veut pas perdre de temps, elle doit y être avant le lever du soleil. Elle ne manquerait ça pour rien au monde. Elle commence à se mouvoir en tentant de ne pas trop bouger son bras. Puis elle se met à marcher, de plus en plus vite.

Elle ne remarque toujours pas que le monde s'est arrêté. Par contre elle sent une douleur dans son bras, mais si légère qu'elle ne lui accorde aucune importance. Ah...si seulement elle savait...Elle continue à avancer et la douleur, elle à s'intensifier. Elle pense à serrer son bras contre elle, mais ne se souvient que le papillon en soit parti. Elle regarde, il est toujours là. Elle sourit et elle va peut-être pouvoir le garder au moins jusqu' à la rivière? Elle va peut-être avoir de la chance...ou pas.

Tout en marchant, elle entend des petits bruits, comme des gouttelettes d'eau qui tomberaient à intervalle régulier. Elle s'arrête, son bras lui fait mal, mais elle regarde d'abord derrière elle. Et elle voit une longue série de taches rouge vif sur le sol. Elle est encore très jeune, mais elle n'a pas peur et elle comprend directement qu'il y a des fortes chances que sa plaie se soit de plus en plus ouverte et effectivement elle comprend bien.

Son bandage parme est devenu entièrement rouge sang. Mais ce qui la frappe alors, ce n'est ni la douleur, ni quoique ce soit d'autre qui aurait été plus approprié. Non, la seule chose qu'elle remarque c'est le détachement de l'orange flamboyant des ailes du monarque sur le rouge de son sang.

Elle est perdue dans cette pensée jusqu'à ce qu'une odeur attire son attention, celle du soufre. L'odeur est très légère, quasi indétectable, mais suffisamment intrigante que pour lui faire reprendre ses esprits, surtout qu'elle provient du monarque. Son regard se détache alors du monarque, par peur peut-être, et observe la nature. Les infimes changements qui s'y sont opérés et la mélancolie des lieux. Mais merci Seigneur le Soleil ne s'est toujours pas levé, d'ailleurs l'aurore n'est pas encore arrivée. Il lui reste peu de temps, mais il lui en reste quand même.

D'abord elle doit arrêter le saignement, et pour ça chasser le papillon qui commence sérieusement à ressembler à un parasite. Elle s'assied, en prenant garde de ne pas regarder le monarque, comme s'il pouvait lui faire du mal juste comme ça. Puis elle déchire à nouveau sa robe, mais plus violemment, et beaucoup plus. Elle évacue son stress? Inutile... Le lambeau reste un instant inutile dans sa petite paume. Elle doit faire partir le papillon qui reste inlassablement accroché à son bras. Elle relève son bras droit et avec le morceau tissu qu'elle venait de déchirer, elle se met à en effleurer la petite créature. Cette dernière n'oscille même pas, la petite fonce les sourcils et persiste. Aucun résultat. Là elle trouve son contact carrément désagréable.

Elle cherche quelque chose de solide du regard. Elle regarde absolument partout où elle peut et finalement trouve, à quelques pas de là, à l'orée du bois, une petite branche sous un arbre. Elle ne voit que ça, la branche dont elle veut non, dont elle doit se servir.

Elle se lève déterminée comme jamais elle n'a eu à l'être et court vers l'arbre pour enfin se ruer sur la branche. Que craignait-elle que le papillon la lui prenne ou bien encore la lui fasse disparaître? Peut-être. Remarque, je la comprends avoir un merveilleux parasite qui pue le soufre, c'est quand même dérangeant.

Quoi qu'il en soit elle s'arme de sa petite branche, prête à chasser la mignonne petite créature de son bras. Elle approche la branche du papillon et le touche craintivement comme on toucherait le corps d'un monstre pour savoir s'il est vivant ou pas. Pas de réponse de la part du monarque.

-Pars ! Va-t'en. S'il te plaît, va-t'en ! L'écho de sa voix cristalline se répercute dans le bois prouvant qu'il y reste quelque chose de vivant.

Le monarque reste impassible. Elle en a marre. Elle fait glisser très rapidement la branche sur sa plaie et inévitablement en détache le papillon.

Elle est soulagée, elle sourit. Le papillon est toujours là, elle a encore mal et saigne plus que jamais, mais elle sourit. C'est déjà une chose de fait. Elle repose la branche pour s'en ressaisir aussitôt. Le papillon s'est avancé bien trop près d'elle. Elle recule comme elle peut, jusqu' à se retrouver dos à un arbre. Dire qu'elle est terrorisée est un bien doux euphémisme, mais rien en comparaison de ce qu'elle va devoir affronter, et dont bien sûr l'issue a été décidée à l'avance.

Le monarque se rapproche dangereusement. Elle serre très fort le bout de bois, ferme les yeux, et l'agite dans tous les sens possibles et inimaginables. Advient ce qu'il pourra. Le papillon obligé de voltiger en tous sens jusqu'à ce qu'il se heurte à la branche et en tombe, enfin, raide mort. Elle ayant les yeux fermés elle ne le voit pas et continue désespérément d'agiter son arme.

Au bout d'un moment comme elle se rend compte qu'il ne se passe rien elle ouvre courageusement un œil, puis l'autre. La branche aussi s'immobilise et tout redevient calme. Rien ne bouge devant elle. Est-elle définitivement sauvée? Non, mais pour l'instant si. Elle a quand même un peu peur, où est-il ce beau papillon? Et puis à force de le chercher elle le trouve, inerte sur les pans de sa robe. Elle se relève brusquement et s'éloigne en courant.

Elle ne s'arrête que pour une seule raison, elle est encore tombée. Et oui les vilaines racines fourmillent de partout. Mais malgré tout, l'envie de savoir ce qu'il est advenu du papillon la torture de l'intérieur. Elle hésite puis se retourne, la tête d'abord puis le reste de son corps. Elle peut enfin souffler, son agresseur gît par terre et ne se relèvera pas. Elle respire profondément. Elle se sent rassurée et en sécurité et rien que pour ça, elle s'en veut. La mort ne devrait pas la réjouir, elle le sait bien, mais voilà elle était un peu satisfaite et n'y pouvait rien. Elle peut maintenant penser à autre chose, sa blessure qui la tiraille sans en démordre. Elle regarde sa plaie, elle saigne encore beaucoup, mais moins qu'avant et elle constate aussi que le bandage était inutile.

C'est à ce moment qu'elle fut surprise. Non seulement par le fait que sa blessure saigne autant soit déraisonnable, mais aussi et surtout par la végétation, les petits animaux et le vent qui souffle depuis un moment sur sa peau, emportant ses longues boucles dorées au rythme de ses caprices. Même le temps reprend son inlassable course. C'est la nature tout entière qui s'éveille. Un élan de joie la prend alors et elle soupire encore de soulagement tout en arborant un magnifique sourire.

Les oiseaux se remettent à chanter de plus belle et elle sourit encore plus fort. Elle lève ses yeux bleus au ciel comme pour le remercier et là son sourire se fane un peu. C'est déjà l'aurore.

Vite elle défait son bandage et veut en remettre un nouveau. Sauf qu'elle l'a lâché durant sa courte bataille. Elle le trouve sous le sapin. Elle ramasse le bout de tissu parme et s'en enroule le bras. Voilà c'est fait. En plus le saignement a cessé. Étrange, mais elle ne va tout de même pas s'en plaindre ! Bon maintenant plus le temps de s'interroger, il faut courir ce n'est plus très loin.

Elle tente de se relever et là. Elle voit. Elle voit un radieux petit papillon mauve et un autre blanc et puis encore un troisième bleu près du sapin, près d'elle. Il vient se poser gracieusement sur sa jolie petite tête, s'accordant à merveille avec le bleu de ses yeux. Ses yeux aussi livides que des yeux humains peuvent l'être. Des autres papillons apparaissent dans le bois c'est bientôt des dizaines de petits insectes colorés qui affluent. L'odeur si spécifique du soufre vient aussi avec, sabotant l'air frais du bois. Quelques papillons s'éloignent cependant d'elle pour en rejoindre un autre orange et mort un peu loin. Elle les regarde l'entourer et l'effleurer amoureusement.

Une mèche dorée tombe à terre ramenant son attention sur le petit papillon bleu, un morpho bleu, à ce qu'elle sait. Le morpho bleu voltige autour d'elle et d'autres petites mèches tombent. Puis il se rapproche de son bandage. L'effleure. Elle sent une petite coupure si fine qu'elle est presque apercevable, mais ça n'empêche pas la plaie de se rouvrir et le sang de recouler. Elle regarde le morpho, mais un bruit, non des bruits attire son attention, les autres papillons approchent.

Son bras droit est alors entouré de dizaines de papillons aux couleurs du printemps. Ils étaient beaux à vous en faire pleurer de joie et ils sentaient le soufre à vous en faire pleurer tout court. Elle, pareil à une statue de marbre, ne cille pas. Pourtant elle n'a plus qu'une solution : s'enfuir. Très loin et très vite. Elle veut partir mais ses jambes ne répondent pas. Un papillon s'approche de son visage et l'entaille, un peu de sang s'écoule. Ses jambes répondent enfin à sa détresse et elle court à travers les papillons, ou du moins elle essaye. Elle se retrouve couverte de coupures et de sang, chacune des ailes des papillons la coupant plus profondément. Elle franchit l'orée du bois et s'arrête ; elle devrait pourtant courir, échapper à ses agresseurs, mais non. Elle se trouve devant une merveille absolue, dont toutes les petites filles rêvent un soir de printemps : un océan de ravissants papillons.

On dirait que chaque litre d'air est uniquement composé de papillons. Son sang se glace dans ses veines. Elle ne respire plus, ses yeux demeurent écarquillés et ses cheveux cessent de virevolter avec le vent. Celui-ci ne souffle plus. La nature se limite alors à cette si paisible clairière.

Les battements d'ailes se font plus nombreux et plus rapides. Des milliers de papillons lui morcellent chaque centimètre carré de peau. Elle hurle à pleins poumons, en vain. Elle pleure, en vain. Elle se met à courir vers la sortie de la clairière. Elle ne pense plus à sa rivière et au lever pressant du Soleil. Elle ne pense pas, elle court pour survivre point. Elle arrive agonisante dans son parc suivi des merveilleux papillons. Elle trébuche, pas à cause de vilaines racines, c'est juste que ses jambes sont en sang. Elle ne pleure plus, elle ne pense plus, elle n'agonise, plus elle ne vit plus. Les papillons s'en vont laissant derrière eux une masse de chair et de sang, et posée sur ces restes, un beau papillon orange.

Le Soleil se lève enfin, apportant le jour et illuminant la rivière. Quelle merveille, elle scintille de milles couleurs, on dirait un arc-en-ciel liquide et infini. Même les pierres du fond brillent de mille feux, certaines ressemblent à des pépites d'or, d'autres à des diamants et à des milliers d'autres merveilles. Les roses bordant la rivière et recouvertes de la fraîche rosée du matin semblent former une longue et magnifique bordure de dentelle rouge.

Des petites éclaboussures viennent accompagner le doux bruit du ruissellement de la rivière. Il s'agit de petits poissons colorés comme des bonbons et qui sautent gracieusement.

Mais ils ne baignent ni dans une rivière cristalline et pure, mais dans du sang. Du sang qui coule d'un petit corps sur la rive droite. Un petit corps dont le visage est couvert de sang et de larmes, mais dont les yeux rayonnent. Elle aura réussi à arriver à temps...

Quelques heures plus tard, un avis de recherche sera publié pour une adorable petite fille blonde aux yeux bleus. La police retrouvera sa trace vers midi, des touristes l'auront appelé en disant qu'ils auraient vu un phénomène divin, un ange vêtu d'une robe parme s'élever au ciel. Ils préciseront qu'il avait des cheveux blonds et des yeux bleus sans oublier les ailes blanches et l'auréole. La police ne les croira évidemment pas, même quand ils remarqueront des similitudes avec le portrait qu'ils faisaient de l'ange et celui de la jeune disparue. Ses parents ne s'expliqueront toujours pas comment cela a pu arriver, que la porte était fermée à clé, etc. En fait la seule chose qu'on retrouvera dans sa chambre sera un petit morpho bleu.

Les jours passeront, comme si rien ne s'était passé. La mort d'un enfant n'empêchera pas la Terre de tourner. Bref, les touristes quant à eux reviendront plusieurs fois, mais après le lever du Soleil. Ils ne verront donc jamais la rivière sous son plus bel aspect qui ne dure malheureusement que quelques minutes. Mais de ce fait ils ne verront jamais la jolie petite créature ailée qui sourira inlassablement à chaque lever de Soleil que Dieu fait.



*Statua
in museum*

2ème Edition

2011 - 2012



Prost Smélie

1er

Prix



CONFÉDÉRATION
PARASCOLAIRE
asbl

Statua in museum (Premier prix décerné à Amélie Prost)

Il est 20 heures, le musée est déjà fermé depuis longtemps et mon collègue vient de sortir. Avant de partir, je fais mon petit tour habituel dans les salles désertes du musée, ma tasse chaude à la main. Le café est ma seule arme valable contre les méandres de la fatigue. J'aime beaucoup ce moment de solitude privilégié que je passe en compagnie des statues et des œuvres d'un autre temps. Je me rappelle alors de la sculpture qui devait nous être livrée aujourd'hui.

J'aperçois dans la réserve la demoiselle en marbre qui avait l'air de m'attendre. Il y a sur son visage un voile de peur et de désarroi qui masque ses traits si doux. Je remarque à son poignet un ornement, d'or je présume, usé par les siècles... Le plus mystérieux c'est qu'il est, selon moi, antérieur à la statue... Je l'enlève de la cariatide pour l'examiner. Il est vraiment particulier, il a d'étranges reflets sous les néons de la salle. Une envie me saisit, celle de prendre avec moi le bijou. «Ce ne sera pas du vol, je le rapporterai demain, me dis-je à haute voix comme pour me rassurer, dans le pire des cas je pourrais toujours dire que je voulais l'examiner, et puis après tout personne ne l'a encore vue cette statue ! »

Une fois chez moi, je dépose mes affaires et prends le bracelet antique. En le regardant de plus près, je remarque qu'à l'intérieur se trouve un serpent finement gravé. J'aimerais beaucoup l'essayer, je sais que ce n'est pas très professionnel, mais après tout l'intérêt d'être archéologue et historienne c'est d'avoir accès à des objets rares et précieux. Alors je m'autorise d'en profiter un peu et cède à la tentation. Aussitôt une drôle de sensation m'envahit. J'ai l'impression qu'à ce moment même je viens de commettre une erreur. Je suis prise d'un mal de tête soudain. Je n'ai pas envie de retirer ce trésor.

Je prends une aspirine et je vais me coucher en abandonnant mon corps au monde du sommeil.

Ce matin, le réveil est des plus durs. Ma migraine a laissé place à des crampes dans mon bras. Je regarde l'heure, il est déjà tard. Je saute littéralement de mon lit. J'arrive au musée, avec deux minutes de retard, moi qui voulais arriver en avance pour remettre le bracelet sur la jeune fille de pierre à qui je l'avais dérobé la veille. Je me glisse discrètement jusqu'à la pièce qui nous sert d'entrepôt pour les nouvelles œuvres qui attendent leur transfert dans les diverses salles. Je ne trouve pas la statue au milieu des objets insolites de la réserve. Mais où est-elle passée ?

Je me dirige vers la salle de restauration des tableaux pour interroger mon collègue qui ne s'occupe jamais que de ses affaires, il est énervant par moments... En chemin, je croise M. Jefe, le directeur des lieux.

« Mademoiselle Garcia, je vous cherchais. Auriez-vous des nouvelles de la statue que devait nous être livrée hier ? » me demande-t-il.

Je ne sais que dire. Je ne préfère pas dire que je l'ai vu hier, je ne vais quand même pas me vanter d'avoir pris le bracelet de celle-ci ! Mes yeux se penchent sur mon avant-bras, je remarque que je le porte encore, j'ai complètement oublié de le retirer... Les battements de mon cœur s'accélèrent.

« Je n'en sais rien, mentis-je, je viens juste d'arriver, Monsieur, voulez-vous que j'aie demandé cela à Mathieu ?

- Non, j'en viens, me répondit-il, il n'en sait rien non plus ... Peut-être que la livraison est en retard.

- Sûrement, dis-je sur un ton qui se veut neutre.

- Je vous trouve très pâle ce matin, m'avoue-t-il, seriez-vous malade ?

- Non, lui garantis-je avec un sourire presque commercial, je suis juste un peu fatiguée.

- Bon alors tout va bien et puis après tout vous allez bientôt partir en vacances, plaisante-t-il en souriant. »

Il fait référence à mon expédition en Égypte, tout sauf des vacances ! Il me serre la main. « Ciel !, s'exclame-t-il que vous avez la main froide ? Faites attention de ne pas tomber malade »

Et sur ce, il passe son chemin. Je vois sa silhouette de gros bonhomme s'éloigner, puis tourner au bout du couloir, me laissant seule avec mes questions. Où est donc passée cette statue ? Pourquoi n'ai-je pas envie d'ôter ce bijou que je porte à mon poignet ? Est-ce que tout ceci s'est réellement déroulé ? Étais-je bien réveillée ? Mais oui évidemment, il y a sûrement une explication.

C'est alors que je repense à la vidéosurveillance, chaque endroit du musée est censé être filmé en permanence. Dans le corridor, je m'attarde devant un miroir. Il est vrai que je n'ai pas l'air dans mon assiette. Mon teint est blême, mes joues ont perdu leurs couleurs et même mes lèvres, d'habitude si colorées, sont tellement gercées qu'elles me paraissent blanches. Je me détourne de cette image sordide et continue mon chemin à travers le dédale de couloirs et passages réservés au personnel. Arrivée au local de surveillance, je le trouve vide, encore une chance ! Je recherche l'enregistrement d'hier. La caméra étant dirigée vers le fond de la salle, impossible de distinguer quoi que ce soit, la scène était entièrement cachée par une étagère. Je sens comme un étrange soulagement, je ne voudrais surtout pas être accusée de vol et de dissimulation d'œuvre d'art. Mais d'un autre côté je garde mon incertitude sur les faits de la veille. Je me sens mal. Mes maux de tête s'intensifient. Je sors dans le couloir désert lui aussi. Je sens mes jambes s'évader sous mon corps qui me paraît devenir lourd. Je me sens tomber au sol.

Mes yeux s'ouvrent sur les visages anxieux de Mathieu et de M. Jefe qui me regardent avec inquiétude. Je me relève avec difficulté, mais tout mon bras droit se refuse au mouvement !

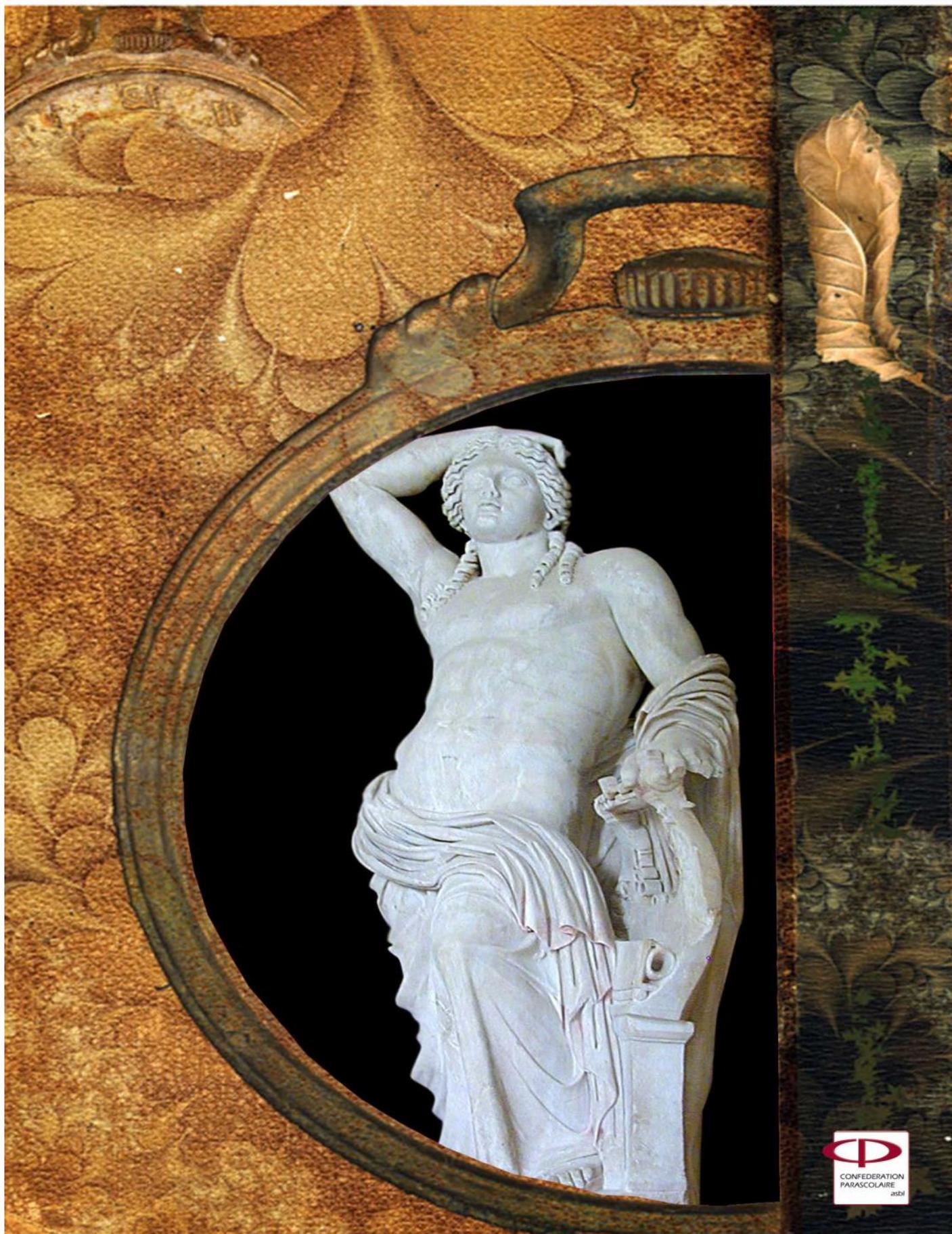
Je n'arrive pas à le bouger. Je lève les yeux sur les deux hommes qui me regardent encore d'un air angoissé je les rassure en leur récitant la phrase classique : « Ne vous inquiétez pas, je vais bien ». Je sens qu'ils ne sont pas vraiment convaincus, mais, ayant beaucoup à faire tous les deux, ils se décident à me laisser. Je ressens l'envie d'aller là où tout a commencé. Je me redresse péniblement avec l'aide de mon seul bras valide. J'ai peine à marcher, mes crampes grandissantes m'empêchent de mettre un pied devant l'autre sans ressentir une intense douleur. Les corridors vides me paraissent interminables. J'ai l'impression de tirer d'énormes boulets derrière moi. Mes jambes sont lourdes. J'ouvre la porte du dépôt et me glisse à l'intérieur. Je trébuche et manque de me retrouver par terre de nouveau. Je pose ma main sur le petit bureau. J'aperçois alors le bracelet briller dans la noirceur de la salle. Je me demande si mon imagination me joue des tours, mais il me semble distinguer un mot sur l'ornement « médusa ». Je sens mon cœur se figer de peur. Tout mon corps se paralyse. Je ne parviens plus à mouvoir une seule parcelle de celui-ci.

Je ne sens plus de douleur en fait je ne ressens plus rien du tout !

Quelqu'un entre derrière moi. J'avais laissé la porte entrouverte.

La personne se place devant moi. C'est un visage qui me rappelle quelque chose. Mais oui ! Cette fille ressemble à la dame de pierre qui portait le bijou... non elle ne lui ressemble pas, c'est elle !

Je voudrais crier, mais aucun son ne sort. Elle me regarde d'un air désolé, mais résigné. Je vois ses lèvres murmurer quelque chose. Je n'entends rien. Mes yeux s'embrument sur cette dernière image.



La soirée

3ème Edition

2012 - 2013



Banken Hugo

*1er
Prix*



CONFEDERATION
PARASCOLAIRE
asbl

La soirée. (Premier prix décerné à Hugo Vranken)

Le vent s'époumonait en cette nuit noire d'hiver blanc, fouettant la minuscule gare de Blanmont d'une neige fine et agressive avec la rudesse toute particulière du sable.

La brûlure du froid était intenable et s'insinuait peu à peu dans l'anorak anorexique -aussi épais qu'une feuille de papier- de Gaspard. Le quai était déjà recouvert d'une grosse couche de poudreuse qui arrivait jusqu'aux genoux du seul voyageur de toute la gare. L'éclairage d'un timide et maladif orange faiblissait au fur et à mesure que le givre s'emparait de la lampe. Gaspard s'était réfugié dans un de ces abris en béton couvert de tags où l'on trouvait toutes sortes de choses à terre : canettes de pils éventrées, bouteilles de pils éclatées, flaque de pils gelée, flaque de pisse enfumée, seringues contaminées, papier alu de chocolat brûlé et capotes usagées composaient le sol sur lequel il devait tenir encore quelques minutes jusqu'à l'arrivée du train SNCB. Et il se méfiait du banc qui semblait un peu trop bancal et branlant à son goût.

Le souffle ininterrompu, glacé, lui avait fait abandonner tout espoir de pouvoir ouvrir un livre pour patienter, de peur de perdre le peu de la petite dizaine de doigts qu'il avait déjà. Il ne pouvait que contempler les déchets de cette minable petite gare d'un air désolé.

Soudain, il fut à la fois saisi et rassuré par le hurlement du passage à niveau ajoutant un peu d'animation au chant de mort que produisait le vent alourdi par des flocons de plus en plus tranchants. Derrière son épaisse écharpe de laine, il sourit.

Au loin, il distinguait les phares brouillés par les flots de neige qui fonçaient vers la gare. Le train en direction de Gembloux passa à toute allure en face de lui, soulevant une majestueuse nappe de poudre blanche qui n'avait rien à voir avec celle qui devait se trouver dans les seringues sous ses panards. Les fenêtres éclairées du train de l'autre quai défilaient à une vitesse spectaculaire, lui laissant à peine le temps de distinguer les visages patibulaires et fatigués des navetteurs les plus tardifs.

Puis il s'éloigna et le vent se remit à crier. Son train ne va plus tarder après le passage de celui-ci ; dans moins de deux minutes, il sera au chaud.

Puis, enfin, après cette interminable attente dans cet abri minable, il distingue au loin les phares de son omnibus qui transpercent les précipitations pour le sauver de l'hypothermie.

Il s'imagine déjà à l'intérieur, profitant de la chaleur et de l'assise pour grignoter son sandwich au salami, pisser un coup et rentrer à Bruxelles, loin de ces contrées barbares et analphabètes.

Mais la machine ne ralentit pas, la machine ne s'arrête pas.

Elle le laisse sur le quai, indifférente, traversant la minuscule gare à une vitesse épouvantable comme si elle était trop pressée pour s'en occuper, l'abandonnant comme un petit garçon que maman a oublié à la garderie.

Gaspard gueula comme un putois pour que le train le prenne, faisant de grands gestes, mais rien n'y faisait. Le train, composé d'à peine deux wagons, est déjà loin.

C'était exactement le genre de trucs qui lui faisaient haïr les trains, et particulièrement ceux des petites gares, plus particulièrement encore les derniers trains avant le lendemain matin. Tu loupais une info, tu pouvais aller au diable.

Il était donc là, coincé dans cette gare à la con, condamné à finir en Häagen Dasz avant le lever du soleil. Il donnerait n'importe quoi pour rentrer chez lui. Vraiment n'importe quoi.

Il s'immobilisa. Le haut-parleur sembla crachoter quelques paroles. Il tente de faire fi de la qualité du son, du hurlement du vent et d'un fort accent carolo pour essayer de décoder le message émis par le chef de gare. Il ne parvint à discerner que quelques mots, qu'il espéra ne pas être un fruit de son imagination : train de remplacement.

Il entendit alors, par-delà, les éléments de plus en plus furieux, la longue plainte des rails supportant les quelques tonnes d'un nouveau train qui faisait son entrée. Celui-ci ralentit et s'arrêta un peu plus loin. Complètement éteint, un seul wagon. Il ne parvint pas à distinguer une seule silhouette dans l'habitacle à travers la neige et l'obscurité, la lampe de la gare s'étant apparemment éteinte.

Gaspard courut comme un dératé pour l'attraper, levant les genoux comme il put par-dessus la couche de neige, se protégeant le visage de la morsure du froid. Il se dirigea lentement mais sûrement vers la masse noire et saisit une poignée en fer qu'il poussa et qui lui ouvrit les portes. Il jeta son lourd sac de sport devant lui et s'engouffra dans le train en sautant sur le ventre. Le signal de fermeture s'activa instantanément en lui vrillant les tympans.

Les portes claquèrent violemment derrière lui dans un lourd bruit de ferraille grinçante.

Il tremblait encore un peu à cause du froid extérieur et fourra rapidement sa main droite dans sa poche pour en sortir son portefeuille et extraire son Go Pass. Il sortit un stylo bille de son sac à dos et remplit rapidement la ligne de son ticket en s'éclairant avec son GSM. Le train partit directement et si brusquement que, s'il avait été debout, il serait certainement tombé.

Il vit le paysage défiler à une vitesse irréaliste alors qu'il se relevait pour aller chercher un siège où s'asseoir. Il ne s'était pas rendu compte de l'accélération du train, mais il se rendit compte qu'il avait déjà atteint une vitesse qui lui aurait paru impossible à atteindre pour un train. Le vent continuait de souffler à un volume à la limite du supportable.

L'obscurité dans le train était impénétrable. Il garda son portable en main pour s'orienter dans le wagon et trouva rapidement une place après avoir poussé la lourde porte coulissante qu'il referma directement derrière lui. Il retira son manteau trempé qu'il jeta sur la banquette en face de lui, à côté de son sac et passa sa main dans ses cheveux pour y faire tomber la neige qui s'était prise dans ses cheveux. Il pensa à sortir un livre, mais abandonna l'idée devant le manque flagrant de lumière.

Il inspecta le wagon d'un regard. Complètement vide. Pas même un journal qui traînait, pas une canette vide, rien ni personne n'était présent dans ce wagon.

Le rythme du train brinquebalant sur les rails était de plus en plus rapide de seconde en seconde, mais le silence à l'intérieur même du véhicule était réellement angoissant. Il se leva pour s'assurer qu'il n'y avait personne puis regarda par la fenêtre.

Désormais, le paysage était totalement flou, indistinct, fantomatique et d'une couleur étrangement indéfinissable. Il aurait été impossible pour Gaspard de dire où il se trouvait et comment le train pouvait aller si vite. Le vacarme était absolument intenable et il avait déjà une migraine affreusement lourde qui le faisait tituber alors qu'il cherchait à se rasseoir.

Peu à peu, le temps s'écoula. Lentement, comme dans un rêve.

Peut-être une heure après, voire plus, alors qu'il commençait à somnoler légèrement contre la couchette en se demandant où pouvait bien aller ce train, il entendit du bruit au bout du wagon.

Il remarqua alors la présence d'une autre porte vitrée dont il n'avait aucun souvenir. Une silhouette se découpait à travers le carreau. Elle était à la fois grande et assez maigre et avait quelque chose d'inquiétant dans la façon dont elle se tenait.

Dans un réflexe étrange, Gaspard se leva lorsque la silhouette ouvrit la porte pour entrer dans la voiture.

La silhouette s'avérait en fait être celle d'un homme habillé chichement, à la mode des années trente. Il arborait fièrement une moustache sculpturale du plus bel effet sur un visage lisse et émacié, les joues légèrement creusées. Sa raie parfaitement proportionnée semblait sortie d'une bande dessinée tant elle était droite et précise. Il avançait à son aise, s'appuyant à peine sur sa canne qu'il frappait fort contre le sol, comme pour signaler son passage à qui voulait l'entendre.

Il s'approcha de Gaspard qui était comme pétrifié devant un tel personnage. L'homme s'arrêta à un pas et renifla dans la direction de Gaspard comme s'il essayait de déterminer avec quel savon il s'était lavé. Il pointa ensuite sa canne d'un mouvement à la fois ample et précis vers le menton du jeune homme terrorisé, le jugeant des pieds à la tête d'un air blasé.

Après son examen minutieux qui dura une bonne dizaine de secondes, il tendit sa main droite, gantée, vers Gaspard.

« Bonsoir jeune homme ! Je suis Gaston, Gaston Barbier ! »

Ledit jeune homme balbutia quelques syllabes inextricables en secouant un peu trop vigoureusement la main tendue. En essayant de le regarder mieux, il remarqua que les habits de Gaston étaient d'un violet prune tout à fait criard, mais en fin de compte, plutôt raffiné.

« B... euh... Gaspard Maes...

-Maes vous dites ? Vous êtes belge je parie ! J'ai un cousin liégeois savez-vous ! Vous ne venez pas à la fête ?

-La fête ? Quelle fête ? »

Gaston prit un air mi- amusé mi- intrigué.

« Vous êtes sûr que ça va aller ? Vous avez l'air un brin pâle. »

Toujours étourdi devant la bizarrerie de la situation, il ne parvint toujours pas à formuler une réponse correctement intelligible.

« Beuh... bah... non non... ça... ça va. Merci monsieur euh... Gaston, c'est ça ? »

L'homme violet le fixa intensément puis tournoya autour de lui.

« Vous êtes très étrange, mon garçon, mais je suis sûr que vous ferez un beau malheur à la fête de ce soir. Vous devriez absolument rencontrer ma nièce, George. Elle est charmante, vraiment. »

Voyant qu'il ne se décidait toujours pas à émettre le moindre son, Gaston lui prit l'épaule et le poussa gentiment pour lui indiquer la direction à suivre.

Vers la lumière.

Ils arrivèrent dans ce qui semblait être une salle de bal de taille plutôt modeste, mais décorée avec un goût certain. Un gigantesque lustre qui cachait presque entièrement le plafond bringuebalait au rythme du train dont le tumulte s'était fait soudain beaucoup plus discret après avoir franchi la porte.

Les murs étaient couleur crème et couverts de portraits et de tableaux énormes aux cadres surchargés, représentant çà et là scènes de chasse, couronnements, anoblissements, passages bibliques et batailles médiévales.

La salle était remplie d'invités habillés tout aussi classe que Gaston, qui refermât la porte double en bois qu'ils venaient d'emprunter. Tous s'amusaient avec retenue, une flûte de champagne à la main, discutant de politique et de philosophie en riant sobrement quand un interlocuteur lançait une boutade.

Gaspard, complètement mal à l'aise, se précipita sur ce qui devait être le buffet, ne voulant pas se faire présenter par Gaston de peur de passer à nouveau pour un abruti.

Il saisit une assiette en porcelaine de Chine et la remplit de divers amuse-gueules, tous plus appétissants les uns que les autres, ainsi que d'une coupe de champagne qu'un domestique lui remplit à ras bord avec un clin d'œil entendu en lui pointant du menton un coin de la salle.

Une jeune fille dépareillant complètement avec le reste de la salle avait le regard perdu dans le vague. Elle aussi, tout comme lui, était vêtue d'une tenue pareillement anachronique et avait l'air de s'ennuyer à mourir.

Instinctivement, il s'approcha d'elle en voyant Gaston le chercher du regard. La fille se leva brusquement en le voyant arriver. Elle était petite, légèrement, mais joliment ronde, tant au niveau du corps que du visage et de très longs cheveux sombres lui tombait jusqu'aux coudes.

« Toi aussi, tu viens du train ? » demanda Gaspard subitement alors qu'elle prenait son inspiration pour parler.

« Oui. Je ne comprends pas trop où on est, mais y a pas à dire, c'est mort comme ambiance. On se casse ? »

-Euh... déjà que je sais pas où je suis, si je ne sais pas où je vais, je vais vite être paumé...

-Tu veux rentrer chez toi ou merde ?

-Bon ok, j'te suis.

-Mange. »

Elle saisit une poignée d'amuse-gueules qu'elle fourra dans sa bouche avec une certaine goulafrie. D'une voix à moitié étouffée, elle lui lança sur un ton de reproche « Qu'est-ce que t'attends ? »

Sans se faire plus prier, il saisit lui aussi une belle poignée et imita sa contemporaine. Il se sentit immédiatement mal. La gonzesse le plaqua contre le mur et lui saisit fermement l'entrejambe avec un sourire lubrique d'où dépassaient des miettes de zakouski, le regardant au plus profond de ses yeux alors que Gaspard prenait un air terrifié sans avoir la moindre idée de ce qu'il fallait faire. Puis elle s'effondra, et lui aussi commençait à défaillir sérieusement.

Son sens de l'équilibre semblait s'affoler et sans réellement s'en rendre compte, Gaspard tomba à terre en cherchant la direction dans laquelle il devait aller, s'il devait aller quelque part. La lumière du lustre se faisait de plus en plus forte. Elle devenait d'un blanc aveuglant et la chaleur dans la salle semblait augmenter de seconde en seconde, devenait immédiatement insupportable. Il se débattait avec ses habits pour diminuer la température insoutenable qui semblait vouloir le faire fondre.

Il criait, il hurlait sous le supplice qu'il endurait sans savoir rien faire d'autre, il avait l'impression d'étouffer sous l'avalanche d'informations qui se bouscuaient dans son cerveau.

Il parvint peu à peu à faire fi de la cacophonie de sensations qui semblaient le torturer à travers son être entier. La chaleur, la lumière, la douleur et le tumulte diminuaient peu à peu, jusqu'à devenir supportables. Il se leva, tremblant des pieds jusqu'à la tête d'une terreur indicible dans une étendue infinie et inondée d'une clarté immaculée, enveloppée d'une chaleur agréable et positive.

Il flottait dans ce qui se révélait être une sorte de brouillard lumineux, sans haut ni bas, sans odeur, bruit ou saveur. Il ne trouvait plus son corps. Il cherchait ses mains du regard, mais ne les trouvait pas.

Il avait l'impression d'être dans la pénombre la plus profonde, mais la lumière excessive voulait le contredire.

Il n'arrivait pas non plus à se toucher quoi que ce soit. Il n'y avait rien. Rien à part une gigantesque page blanche dont il faisait partie intégrante, sans vraiment plus savoir ce qu'« il » voulait dire.

Cette sensation de vide, de plénitude, de blanc, de noir durait à la fois un instant, un battement de cils et une éternité. C'était tout et rien, comme un grand trou rempli d'air se demandant s'il n'était pas tout simplement vide.

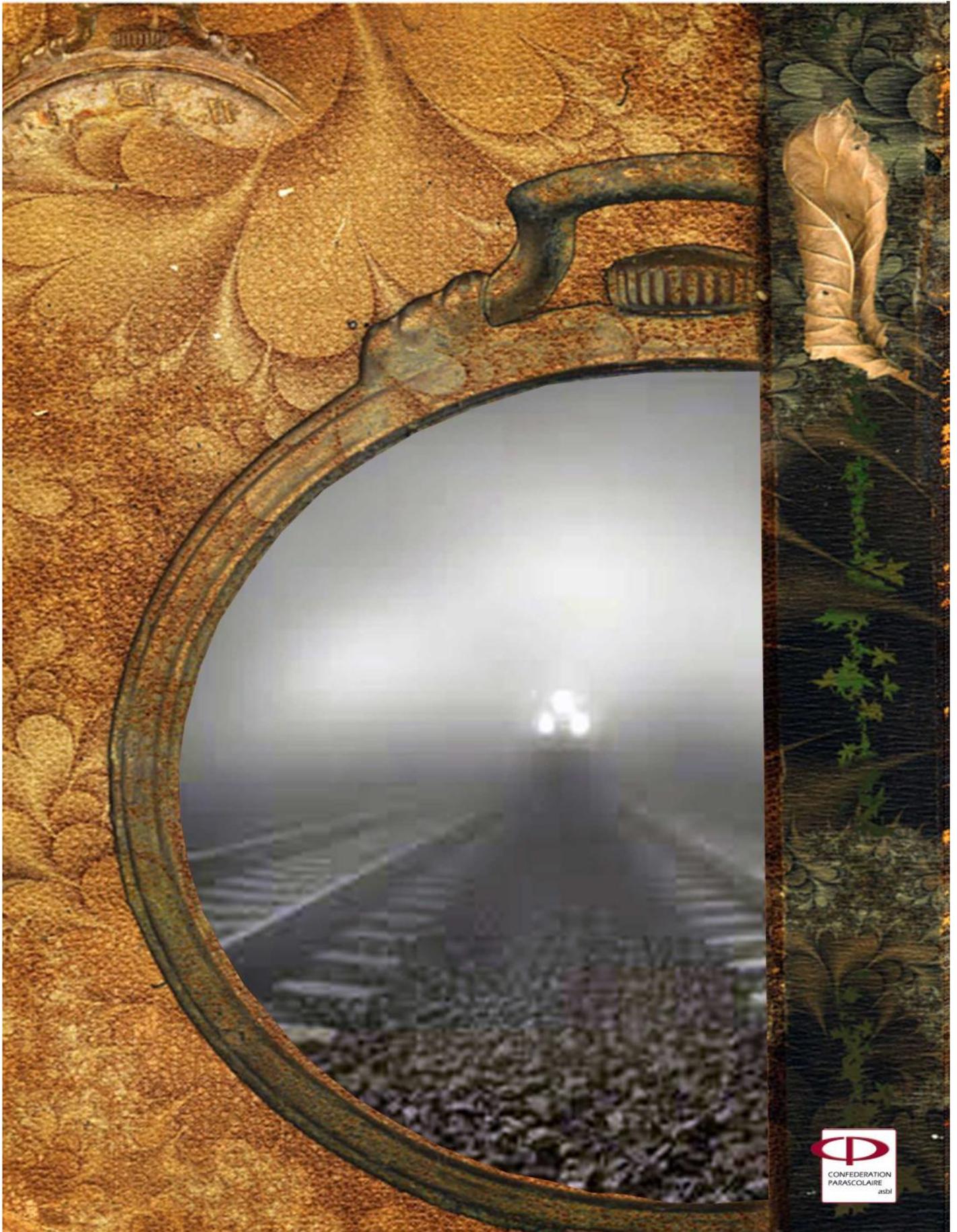
Plus que le néant, plus que l'infini, les mots ne pouvaient vraiment exprimer dans quoi il était même si, au fond de son esprit qui semblait réfléchir à une vitesse prodigieuse, il comprenait exactement ce qui se passait et où il était, comme un mot au bout de la langue.

Il entendit une mélodie. Il la suivit. La lumière partait, la chaleur partait, tout fou-tait le camp, mais il ne pouvait pas rester ici.

Il ouvrit les yeux et vit le quai de Bruxelles-Midi. Il saisit rapidement tout son barda et sortit du train en le balançant le plus vite possible. Il sortit en même temps que le signal sonore retentissait.

Il vit le train s'éloigner.

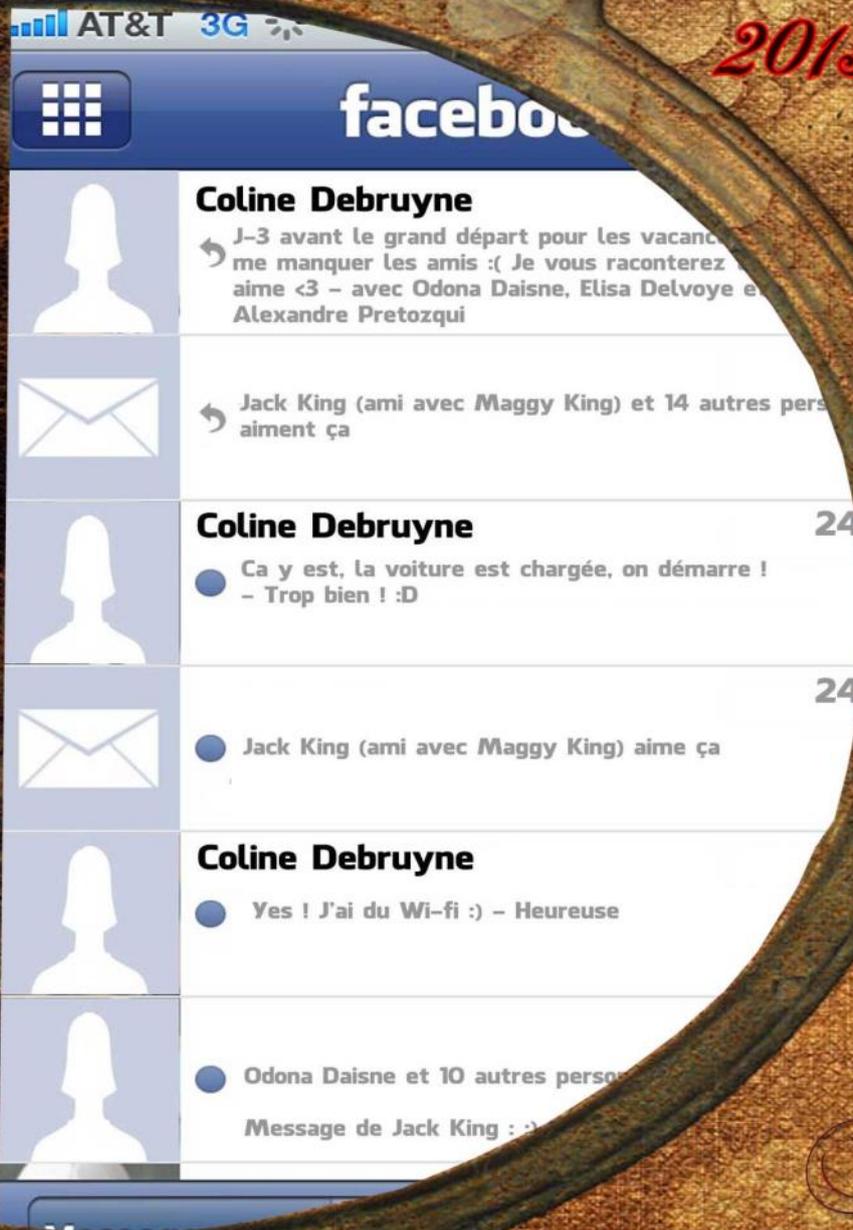
Éclairé, quatre wagons.



On ne voit qu'une fois

4ème Edition
2013 - 2014

Comte Romane



1er
Prix

On ne vit qu'une fois (Premier prix décerné à Comté Romane)

21 juin

Je suis heureuse. Aujourd'hui, c'était le dernier jour d'examen, dernier jour d'école. J-3 avant le départ pour notre maison de vacances. Nous nous y rendons chaque année pendant les vacances d'été. Elle se trouve dans le sud de la France. Elle est belle, elle ressemble un peu à la maison des sept nains dans Blanche-Neige (trop cliché ?).

Non, c'est vraiment ça, sauf que nous, on a un grand jardin avec un étang, mais il y a des algues et des crasses dedans et ça ne donne pas trop envie d'aller s'y baigner... Celle-ci appartenait à ma grand-mère. Je n'ai jamais connu ma grand-mère, elle est décédée avant que je naisse suite à un accident de voiture, je crois. Je n'ai jamais vraiment abordé le sujet avec mes parents, car ils sont soi-disant trop occupés. Ils sont profs. Ils ont quand même le temps avec tous les congés qu'ils ont non ? (trop cliché aussi ?). Enfin soi, j'adore passer mes vacances là-bas. Il y a cinq ans, j'y ai rencontré Maggy, elle est trop cool. Elle me ressemble un peu. On est toutes les deux filles uniques, on est en troisième année dans le secondaire, on parle tout le temps de mode... Elle est un peu comme ma meilleure amie. On passe tout notre temps ensemble là-bas.

Elle dort même à la maison. Je n'ai jamais rencontré ses parents. Ça ne m'avait jamais perturbée auparavant, mais maintenant que j'y pense, ça me semble bizarre... Ils habitent à peine trois maisons plus loin que notre maison et je ne les ai jamais vu sortir. Puis laisser sa fille non-stop deux mois consécutives sans la voir, sans prendre de nouvelles d'elle... Bref, peut-être que je me trompe, peut-être que ce sont des gens normaux et que je me fais juste un film. Ils sont peut-être juste un peu différents. En tout cas, j'ai vraiment hâte de la revoir !

Coline Debruyne J-3 avant le grand départ pour les vacances. Vous allez me manquer les amis : (je vous raconterai tout ;) Je vous aime <3 — avec Odon Daisne, Élisabeth Delvoye et Alexandre Pretozqui. Jack King (ami avec Maggy King) et 14 autres personnes aiment ça.

23 juin

Aujourd'hui rien de spécial excepté le fait que j'ai essayé une dizaine de fois de contacter Maggy et que je n'ai pas de réponse à chaque fois. Bizarre...

24 juin

C'est le grand jour. Mes valises sont prêtes. Maman arrange le coffre de la voiture de façon à ce que tout soit impeccablement placé et organisé. En ce qui concerne Maggy, je n'ai toujours pas de réponse...

Colline Debruyne Ça y est, la voiture est chargée, on démarre 1 — trop bien 1 : D

Jack King (ami avec Maggy King) aime ça.

Mais qui peut bien être ce Jack King ? Il porte le même nom que Maggy, mais elle ne m'a jamais parlé de lui. À moins que ce soit son père... Pas le temps de penser à ça, ni de lui demander. Il faut partir.

25 juin

Nous voilà arrivés. La maison est toujours aussi belle et l'endroit calme. Je tourne la tête, regarde la maison de Maggy, le sourire aux lèvres. J'aide ensuite maman et papa à décharger la voiture. Je prends mes affaires et les monte dans ma chambre. C'est une vieille chambre. La tapisserie sur les murs est rose avec des petites fleurs blanches, les châssis sont en bois blanc, il y a comme une odeur de renfermé et de poussières. Je décide d'ouvrir la fenêtre et de nettoyer la chambre. En allant chercher l'aspirateur, j'ai entendu des hurlements, des personnes qui se disputaient.

Je suis sortie et j'ai remarqué que la dispute et les cris venaient de chez Maggy. Je ne me suis pas posée de question au moment même. Maggy et moi nous donnons toujours rendez-vous sur le ponton de l'étang le lendemain de mon arrivée. Je l'interrogerai demain. La maison est mise en ordre, sent à nouveau le frais.

J'accompagne maman au petit magasin du village pour aller chercher de quoi préparer le souper. De retour à la maison, je cherche un endroit où je peux capter du Wi-fi avec mon GSM. Justement, il y en a dans ma chambre c'est génial les autres années je n'en avais pas. Je poste un statut SMS Facebook avant d'aller souper.

Coline Debruyne Yes J'ai du Wi-fi :) - heureuse

Oona Daisne et 10 autres personnes aiment ça.

Message de Jack King: :)

Il commence vraiment à me faire peur ce Jack King à aimer tous mes statuts et aussi les commenter ! Après le souper, je m'échoue sur le canapé. Une partie de Candy Crush devant un épisode de Gossip Girl, c'est tout ce que je demande. C'est la cata, j'ai épuisé mes vies en 30 secondes. J'achève Gossip Girl puis je vais me coucher. Demain est un autre jour, je vais voir Maggy.

26 juin

Il est 10h30, je me lève, je prends ma douche, je déjeune puis je fonce direction l'étang. Maggy n'est pas encore là. J'attends. Ça fait plus de 20 minutes que j'attends. La dispute et les cris recommencent. Hésitante, je me lève et me dirige vers la maison de Maggy. J'ai comme entendu une vitre se briser en mille morceaux. Je m'arrête. Je regarde la maison de loin puis j'aperçois une femme à la fenêtre de l'étage, qui me regarde d'un air méchant, comme si elle m'interdisait de faire un pas de plus. Elle fait peur. Je m'en fiche. Je veux savoir où est Maggy. Je m'avance vers la maison, j'arrive sur le palier grinçant de la porte, je frappe à la porte et attends. Une femme vient m'ouvrir. Elle est laide, c'est la mère de Maggy. Elle sent l'alcool et la cigarette.

-Qu'est-ce que tu veux ?

-Euh... bonjour, je viens voir si Maggy est ici.

-Non. Elle n'est pas là. Casse-toi maintenant petite conne.

-Elle ...elle est où ?

-Partie.

-Partie où ?

-Loin d'ici ! Ça te va ça comme réponse? Ne remets plus jamais les pieds ici ! (elle claqua la porte). Je suis rentrée chez moi, j'ai couru dans ma chambre et je me suis mise à pleurer. Je déteste que l'on me manque de respect comme ça. Et où est ce que Maggy pourrait-elle être partie ? Mes vacances ici sans elle, c'est inimaginable... Je suis désemparée...

Coline Debruyne -Triste :(

Jack King aime ça.

27 juin

J'ouvre les yeux et j'aperçois une silhouette. Je frotte mes yeux et m'assieds sur mon lit. Cette personne est trempée, je la vois de dos, je l'entends pleurer. Je lui demande qui elle est et ce qu'elle fait là. Elle se retourne. C'est Maggy ! Elle est horrible. Elle est pleine d'algues, son visage est bleu/mauve, ses yeux rouges et elle a des coupures sur une bonne partie de son corps. Je hurle.

Maman monte les escaliers et Maggy disparaît.

-Qu'est-ce qu'il se passe ma chérie !?

— Ce n'est rien maman, j'ai dû faire un cauchemar.

Je sors de mon lit et me dirige vers la salle de bain. Je me frotte le visage avec de l'eau froide, je me regarde dans le miroir puis Maggy réapparaît subitement derrière moi. Je me retourne, rien. J'ai peur. Et si je ne rêvais pas. Si Maggy était morte et que son esprit était toujours là. Il faut que j'essaie d'entrer en contact avec elle pour savoir ce qu'il s'est passé.

Coline Debruyne Bonne journée à vous les amis. La mienne s'annonce mouvementée et je pense qu'il va falloir que je prenne mon courage à deux mains pour certaines choses.

Oona Daisne, Anaïs laloveuse et 16 autres personnes aiment ça.

Message de Jack King: Attention à ce que tu fais !

Qu'est-ce qu'il veut dire par là ? C'est vraiment étrange...

Avant de me lancer dans quoi que ce soit, il faut que je réfléchisse. Je dois retrouver Maggy. Quand je l'ai vue, elle était mouillée et pleine d'algues. Où pouvait-elle se trouver ? Mais oui, près de l'étang bien sûr ! Aller, j'y vais ! Je sors de la maison en courant, je regarde la maison de Maggy. Cette fois-ci c'est un homme qui me regarde par la fenêtre. C'est peut-être ce fameux Jack King. Je m'arrête et je le regarde de la même façon que lui pour lui montrer qu'il ne me fait pas peur (en fait, j'ai la trouille). Il referme le rideau. Je continue mon chemin. Arrivée à l'étang, je regarde partout autour de moi. Je ne la vois nulle part. Je l'appelle puis soudain, j'entends des pleurs.

— Maggy c'est moi, Coline. Je ne te veux aucun mal, je veux juste qu'on parle.

-(pleurs)

-Maggy, s'il te plaît...

-Je suis horrible, je ne veux pas que tu me voies comme ça. Je t'ai fait peur la dernière fois.

— Ne t'inquiète pas, je ne hurlerai pas cette fois-ci, promis. Tu peux me faire confiance, je suis ta meilleure amie non ?

Maggy apparaît. Je tente de garder mon calme. Je la regarde quelques minutes sans rien dire puis je me lance dans une conversation.

— Que t'est-il arrivé ?

— Je me suis noyée...

-Comment as-tu pu aller nager là-dedans, c'est dégueulasse, puis c'est dangereux avec toutes ces algues et les déchets qu'il y a !

— Je n'ai pas voulu aller y nager, on m'y a amené de force...

— Et ensuite ? Des détails s'il te plaît ! Ce n'est pas comme ça que je vais comprendre !

— Calme-toi.

— Oui, excuse-moi.

— J'ai dit à mes parents que je préférais être avec toi et tes parents plutôt qu'avec eux. Que toi tu avais des parents normaux et que moi j'avais des parents dégueulasses, alcooliques, qui se foutent complètement de leur fille. Ma mère l'a mal pris, elle s'est mise à boire encore plus et mon père pareil. Ma mère lui a dit de me tuer. Mon père m'a attachée par les mains et par les pieds. Il m'a fait sortir, il faisait froid et noir. Il m'a emmenée près de l'étang et il m'a jetée dedans. J'étais liée, je n'ai pas su nager, je commençais à manquer de forces et à couler. Les algues entraient dans ma bouche et me faisaient descendre de plus en plus vers le fond. Il y avait des fils barbelés et des boîtes de conserve .ça m'a coupée. Ce qui explique toutes les coupures qu'il y a sur mon corps.

-C'est horrible... Et qui est ce Jack King ?

-Oui, mais ce qui est vraiment horrible, c'est que maintenant il veut s'en prendre à toi et ta famille.

Et Jack King c'est mon père.

-Quoi !?

-Il faut que tu partes. Ça peut se passer à n'importe quel moment. Surtout que tu les as énervés en allant frapper à notre porte et en posant plusieurs questions. Mais ne t'inquiète pas, même si je suis morte, je serai toujours là pour toi et je vais tout faire pour t'aider toi, mais aussi tes parents. Mais ne leur parle surtout pas de moi. Ils pourraient te prendre pour une folle et tu dois les convaincre de rentrer en Belgique.

— D'accord... J'ai peur Maggy...

Elle a disparu.

Cotine Debruyne serait sûrement de retour plus tôt que prévu...

Odon Daisne, Anne-Sophie Lejaxhe et 21 autres personnes aiment ça.

Message de Jack King Ce est-ce qu'on verra...

Merde ! Quelle idiote ! Foutu Facebook ! À force d'étaler ma vie sur la toile, il est au courant que je vais partir. Je pense qu'il va arranger son coup plus tôt que prévu.

Je vais voir mes parents, je leur fais comprendre que je ne vais pas bien ici, que je veux rentrer à la maison, que Maggy est » partie chez ses grands-parents » et que sans elle je m'ennuie... Ils m'ont répondu qu'ils allaient y réfléchir, mais que j'allais m'y faire et que j'allais tout de même passer de bonnes vacances...

Il se fait tard, j'essaie de penser à autre chose. Je monte dans ma chambre et je commence une partie de Candy Crush. Plus de vie. Je m'ennuie, je ne sais pas quoi faire. Je saute de mon lit, je m'habille et je fonce voir Maggy à l'étang.

-Maggy ? Maggy tu es là ?

-Oui

-Maggy j'ai peur, je ne sais pas quoi faire...

-Attention derrière toi !

Je me retourne et je vois Jack King. Il était encore plus affreux de près. Il m'avait suivie, il se doutait que j'allais revenir près de l'étang. Il me saute dessus, je tente de m'échapper, pas moyen. Il est trop fort. Je le vois, une corde à la main. Il essaie de me faire tenir en place et de me ligoter les mains et les pieds. Il y est arrivé. Maggy veut le pousser, le mordre, l'empêcher de faire tout cela, mais elle oublie qu'elle est morte et qu'elle n'a plus vraiment l'usage normal de son corps. Elle passe à travers lui et s'échoue sur le sol. Lui me redresse, je retombe par terre. Il réfléchit quelques secondes et ensuite il me traîne sur le sol. Je suis à 3 mètres de l'étang, 2 mètres, 1 mètre... Il m'y jette, je coule. Je manque d'air, les déchets me coupent. J'abandonne... Je ne comprends rien à ce qu'il se passe... Je meurs... Il a eu ce qu'il voulait. Mon corps flotte. Je me vois, je suis devenue comme Maggy. Je suis avec elle. Je me sens bien. Je ne la perdrai plus jamais. Mes parents sont morts eux aussi, je n'ai rien vu venir. Je rencontre ma grand-mère pour la première fois. Je suis bien dans ce monde, je suis même mieux. Jack King, tu m'as eu. Je le regarde. Il prend mon GSM qui était tombé sur le ponton de l'étang et poste un dernier statut sur Facebook.

Coline Debruyne On ne vit qu'une fois...



Mister or lady

Strix

5ème Edition

2014 - 2015

Duane Magali



1er

Prix



Mister or Lady Strix (Premier prix décerné à Druart Magali)

Si Ana participait à cette fête, ce n'était certainement pas, car tout le bahut s'y retrouverait ! Encore moins, car il s'agissait de « la fête de l'année ! » En réalité, elle ignorait la raison qui la poussait à vouloir s'y rendre. Nath, l'organisatrice, l'avait invitée, comme par erreur, et Lise était venue la chercher avec sa petite voiture d'occasion brinquebalante. Ana avait mimé la joie, affichant quelques sourires, glissant quelques coups d'œil complices à sa meilleure amie.

L'auto en mauvais état se gara dans la banlieue chic. D'autres véhicules reposaient dans la rue, tels des monstres de métal somnolents. Ana les longea sans vraiment écouter ce que racontait Lise, surexcitée. Elle observait le ciel nocturne piqueté d'étoiles minuscules, voyait Lise frissonner dans sa robe en coton et imaginait derrière chaque ombre un terrifiant personnage prêt à leur bondir dessus et à les dévorer.

Je fixais l'horizon devant moi, les mains dans les poches, la cravate défaits. Les fenêtres de cette grande demeure filtraient des rayons de lumières multicolores qui me perçaient les yeux. Je détestais la lumière. Pourtant, la fête m'attirait comme un aimant attire le métal. Je traversais la nuit morne où résonnaient toutes sortes de bruits étranges et effrayants, l'esprit rivé sur mon objectif.

Lise appuya son doigt mince sur la sonnette. D'autres invités les avaient rejointes et patientaient. Quand la porte s'ouvrit en grinçant, tout le monde quitta la froideur et le mystère troublant de la nuit pour rencontrer la chaleur étouffante de la maison.

Ana et Lise furent propulsées par le mouvement de foule. Aussitôt, elles se perdirent de vue, emportées dans cette masse de gens qui, à cet instant, n'avaient plus de visages. La proximité de tant de gens, tous serrés les uns contre les autres, l'esprit envahi par la musique à haut volume, les yeux brouillés par des lumières stroboscopiques, était digne d'un rêve hallucinant. Ana se hissa sur la pointe des pieds, glissant son regard alentour, ne trouvant qu'une infinité de têtes inconnues, déformées par les spots. Pas de Lise. Elle avait ce tempérament de fêtarde qui faisait défaut à Ana et devait déjà certainement danser, un verre à la main, l'esprit vide.

Ana parvint à se mouvoir cahin-caha jusqu'au living, plongé dans une lumière rouge et sirupeuse. Un bar y était installé et Ana refusa presque instantanément le verre qu'on lui proposa. Tant de boissons colorées la dégoûtaient.

La voilà perdue dans une soirée, plus entourée et pourtant plus seule que jamais. L'instinct d'Ana lui dictait de quitter cet endroit bondé, qui la mettait mal à l'aise, l'effrayait, même. Elle devait quitter cette foule qui la pressait, la jetait d'un côté puis de l'autre, la dévisageait sans raison, puis se désintéressait d'elle, comme si elle était devenue un fantôme.

Je me sentais bien. Je ne voyais plus des humains devant moi, seulement une foule anonyme et compacte. La soif me serrait la gorge, entravait mes moindres gestes, guidait mon corps. Je me laissais porter, évoluant comme un automate. Je m'éloignais, par sécurité. Les pièces jouxtant le living étaient seulement envahies par la musique entêtante. Je trouverai de quoi satisfaire cette soif qui me tirillait depuis trop longtemps.

Ana avait mal à la tête. Elle s'était appuyée contre un chambranle de porte, à l'écart de la piste, espérant se rétablir. Bien qu'elle ne tienne pas de verre, et qu'elle ne se souvienne pas en avoir commandé au bar, Ana jura de ne plus toucher à l'alcool. Tout autour d'elle tanguait, se troublait et s'estompait. L'inquiétude montait. Que lui arrivait-il ?

Ana ouvrit les yeux et hurla d'horreur. Son cœur bondit dans sa poitrine, à une vitesse folle. Elle se couvrit la bouche des deux mains, incapable de détacher son regard de la scène dont elle était témoin. Elle ne vit même pas les autres adolescents accourir. Ils crièrent leur effroi, alertèrent les autres en hoquetant, hurlant pour se faire entendre malgré la musique. Des verres se brisèrent, imbibant le parquet d'alcool dont l'odeur piquait les narines.

Une fille était étendue sur le sol. Elle portait une robe blanche et ses boucles blondes s'étalaient autour de sa tête. Deux trous profondément percés dans son cou crachaient un sang sombre et poisseux que le parquet s'empressait de boire.

Un garçon s'approcha de la victime, peu rassuré. Il ferma ses yeux ouverts, figés par la mort et la peur. Ana trouva enfin son échappatoire et s'éloigna du cadavre qu'elle avait peur de voir se réveiller soudainement et se jeter sur eux, toutes griffes dehors, comme un esprit vengeur.

Le goût du sang était délicieux, ferreux, légèrement âcre, mais moelleux ... Incomparable ! D'une main, j'ébouriffais mes cheveux courts. Moi, je restais loin et glissais mes mains dans mes poches, m'éloignant petit à petit de la foule. J'observais de loin ces adolescents, si différents, unis autour d'un sentiment : la panique. Elle était aussi délicieuse que l'odeur qui émanait d'eux, celle du sang. J'adorais cette atmosphère froide, emplie de malaise, qui faisait tambouriner les cœurs, étouffer les poumons et tenaillait les esprits.

-Il faut appeler la police !

-Tu as vu cette blessure ? Ce n'est pas normal ... On dirait ...

-Ne raconte pas de bêtises, Tom ! Ça n'existe pas ! Tu vas nous porter la poisse avec tes histoires à dormir debout !

-Un vampire, s'exclama une fille, mal à l'aise, dans l'encadrement de la porte qui menait à la « scène de crime ».

« Ouais, un vampire », songeais-je en m'empêchant de sourire. Personne ne prononça plus un mot. La musique s'interrompit. L'angoisse monta d'un cran, glaçant le sang, le silence vrillant les tympans plus encore que le bruit intense, nous nous dévisagions tous, cherchant un coupable, suspicieux et intransigeant. L'un de nous mentait. L'un de nous tuait. Mais qui ? Tout le monde se posait cette question, tous les cœurs battaient à l'unisson autour de cette même peur. La légèreté de la fête était passée. Place à l'horreur ! Même les plus alcoolisés, qui titubaient encore quelques minutes plus tôt, semblaient dessaoulés.

-Qu'allons-nous faire ? Nath ... Elle ... Elle est ...

Une fille éclata en sanglots, une autre s'approcha et passa un bras autour de ses épaules, espérant l'apaiser, en vain. La tranquillité n'existait plus dans cette maison. Seule la peur demeurerait.

Nath. Ainsi donc s'appelait la fille que j'avais tuée.

-On arrête la fête et ...appelons une ambulance, proposa un garçon. On inventera un bobard pour expliquer ça.

Arrêter la fête ? Et mettre ainsi fin à ma partie de chasse ? Hors de question ! Je claquais des doigts, une main dans la poche de mon jeans. Aussitôt, répondant à mon ordre muet et totalement surnaturel, toutes les lampes s'éteignirent, les volets électriques coulissèrent le long des fenêtres et des portes extérieures, nous enfermant tous à l'intérieur de la villa. Des cris effroyables retentirent, de filles, de garçons... Des ombres sans visage me heurtèrent, les pleurs angoissés d'une fille résonnèrent, des gens se jetèrent désespérément contre la baie vitrée qui donnait auparavant sur le jardin. Le désespoir envahissait même l'air, s'y mélangeant à la peur. Je m'amusais presque de ces vaines tentatives de s'échapper, de m'échapper. Pendant de longues minutes, la terreur régna en maître, prenant le pas sur l'éducation, sur l'humanité. On se bousculait, se piétinait, se poussait, se frappait pour rejoindre la liberté.

Je profitais de ce désordre désespéré. Je me faufilais entre ces corps semblables à des statues de marbre animées par un sort, en attrapais un au passage, l'assommais et me retirais en le traînant derrière moi comme un pantin désarticulé.

Ana ne put cacher son soulagement quand la lumière revint. La foule l'avait malmenée, elle avait bien crût ne plus pouvoir respirer et mourir. Sa gorge la faisait atrocement souffrir, comme si elle avait avalé un paquet d'aiguilles aiguisées.

La panique se lisait partout : dans les yeux, sur les traits, dans les moindres gestes, ...Des filles affichaient des visages immondes de poupées défigurées, couverts de longues traînées de mascara. Des garçons perdaient tout leur sang-froid, les mains plaquées sur les oreilles pour ne plus percevoir le silence oppressant et les cris angoissants. Ana pensait même entendre des ricanelements derrière elle. Comme si quelqu'un lui chuchotait doucement à l'oreille, si près qu'elle percevait son souffle glacé : « Tu seras la prochaine » ou encore « je te tiens, tu ne peux pas m'échapper » ou peut-être « sauras-tu me démasquer ? ». Des ados avaient brandi leurs GSM en guise de lampes. Les écrans pâles et blanchâtres donnaient l'impression d'une dizaine de TV mal réglées qui volaient dans l'obscurité, menaçantes.

- C'est une coupure d'électricité !clama Tom, la voix tremblante.
- Comme c'est étrange : elle se produit au moment où un meurtrier s'invite ici !
- Simple coïncidence.

Tous voulaient le croire, personne n'en était capable. La peur était plus forte, leur tordant les tripes et le cerveau comme une crampe douloureuse.

Un cri bestial retentit. Quelques secondes, les adolescents se dévisagèrent, Ana se figea, terrifiée.

Elle se trouva prise dans la cohorte suivant le hurlement, à l'étage. Ana gravit les escaliers grinçants, ne passant pas loin de mourir piétiner, comme cela arrivait parfois lors des manifestations. Le froid était plus prononcé à l'étage et gelait les os. On n'y voyait rien et marchait sur du bois humide et glissant. Humide de quoi ?

La seconde victime était étalée sur un lit, tordu suivant un angle inhumain, baignant dans son sang. Un garçon, grand et robuste, un colosse comparé à Ana. Personne ne résistait au meurtrier. Comme sur le cou de Nath, on décelait une horrible morsure sanguinolente et poisseuse. Plus de doute possible à présent. Un vampire était caché parmi eux.

Mais qui ?

Cette nuit était vraiment exquise. Je l'adorais. Le goût ferreux du sang sur ma langue était un pur délice, le liquide chaud coulant dans ma gorge froide, la victime plus furieuse qu'un lion puis de plus en plus faible jusqu'à être plus calme qu'un dormeur embarqué par Morphée, la vie qui quittait doucement son corps pour nourrir le mien... J'adorais cela autant que la chasse, l'adrénaline de la traque et du choix de la victime. J'observais toutes ces personnes terrorisées, tremblant de peur et de froid, hurlant à la mort à la moindre alerte, geignant sans arrêt ! Une fois que je m'étais lassée de cette ambiance de terreur, je créais une nouvelle distraction : j'utilisais ma magie pour que chaque ampoule de la maison grésille comme un moucheron grillant contre un néon, je provoquais le délire des téléphones de tous les invités qui semblaient ricaner ou encore je fracassais sans les toucher des assiettes sur le sol de la cuisine. Ensuite, j'enlevais une victime.

Un, deux, trois, six, neuf, treize ...J'accumulais les morts, sans jamais me rassasier. Mes proies, elles, s'entre-déchiraient, désignaient de faux coupables parmi de vrais innocents, cédaient à l'angoisse. Certains s'évanouissaient de terreur, d'autres devenaient fous à cause du silence oppressant ou du manque d'air qui se faisait cruellement sentir. Une fille attirait mon regard depuis le début. Je la garderai pour la fin. À mesure que les heures défilaient, je sentais l'envie de l'enlever devenir de plus en plus forte.

Cette fois-ci, je me décidais donc. Le soleil allait bientôt poindre à l'horizon, amenant l'aube, ramenant la réalité et chassant la nuit, le mystère et la magie qui m'animait. Je devais partir avant ce funeste moment. Le moindre rayon solaire m'aurait été fatal.

En un claquement de doigts, j'allumais l'alarme d'incendie. Le bruit déchirait les tympans, je grimaçais et mes dents percèrent mes lèvres. Cependant, l'effet escompté était là : tous s'agitèrent, cherchant la fumée, tambourinant contre les vitres comme des possédés, pris dans cette maison comme dans un trou à rat. Je m'approchais de la fille que j'avais choisie, lui criais que j'étais persuadée de connaître l'origine de l'incendie. Que nous allions l'éteindre. Elle me suivit dans les escaliers, seule. Je galopais en souriant. Nous montions un, puis deux étages. Le froid était intense, l'air plus respirable, le silence plus important, presque palpable.

Je m'arrêtais dans le corridor étroit qui reliait le deuxième palier au grenier plongé dans l'obscurité. Les lèvres ensanglantées, je me tournais vers la fille. Elle détaillait avec effroi mes dents pointues luisantes de sang, mes yeux rouges comme l'hémoglobine que je rêvais d'ingurgiter, ma pâleur de cadavre. Elle devait être tétanisée en devinant ma nature.

Un vampire. Un vampire invité à la soirée qui rassemblait tout le bahut.

La soirée de Nath, où la musique allait trop fort, où l'on buvait trop, mais où l'on se devait d'être. Un vampire qui ébouriffait ses cheveux dont les pointes étaient couvertes de sang séché que personne n'avait remarqué dans l'obscurité. Un vampire que tout le monde voulait oublier, mais dont la présence planait comme une ombre menaçante, tenant les vies entre ses griffes acérées et ses crocs effilés.

Un vampire qui attendait de faire une nouvelle victime de cette fille au visage terrorisé.

Elle tremblait de tout son corps, ses longs cheveux rouillés retombaient sur ses épaules blanches, elle portait une robe noire et des baskets... J'aurais pu dire son nom, mais il s'échappait comme du sable entre mes doigts. Ma mémoire s'avérait défaillante. Tout était familier, mais j'étais incapable de le situer. Cela ne rassasiait pas la soif terrible qui me brûlait la gorge et l'estomac et me donnait la migraine. Je devais me nourrir encore. Je devais tuer cette fille, qu'importe les maigres réminiscences qui me revenaient.

-Ana ? Ana, à quoi joues-tu ?demanda la fille, la voix tremblante, en larmes.

Ana.

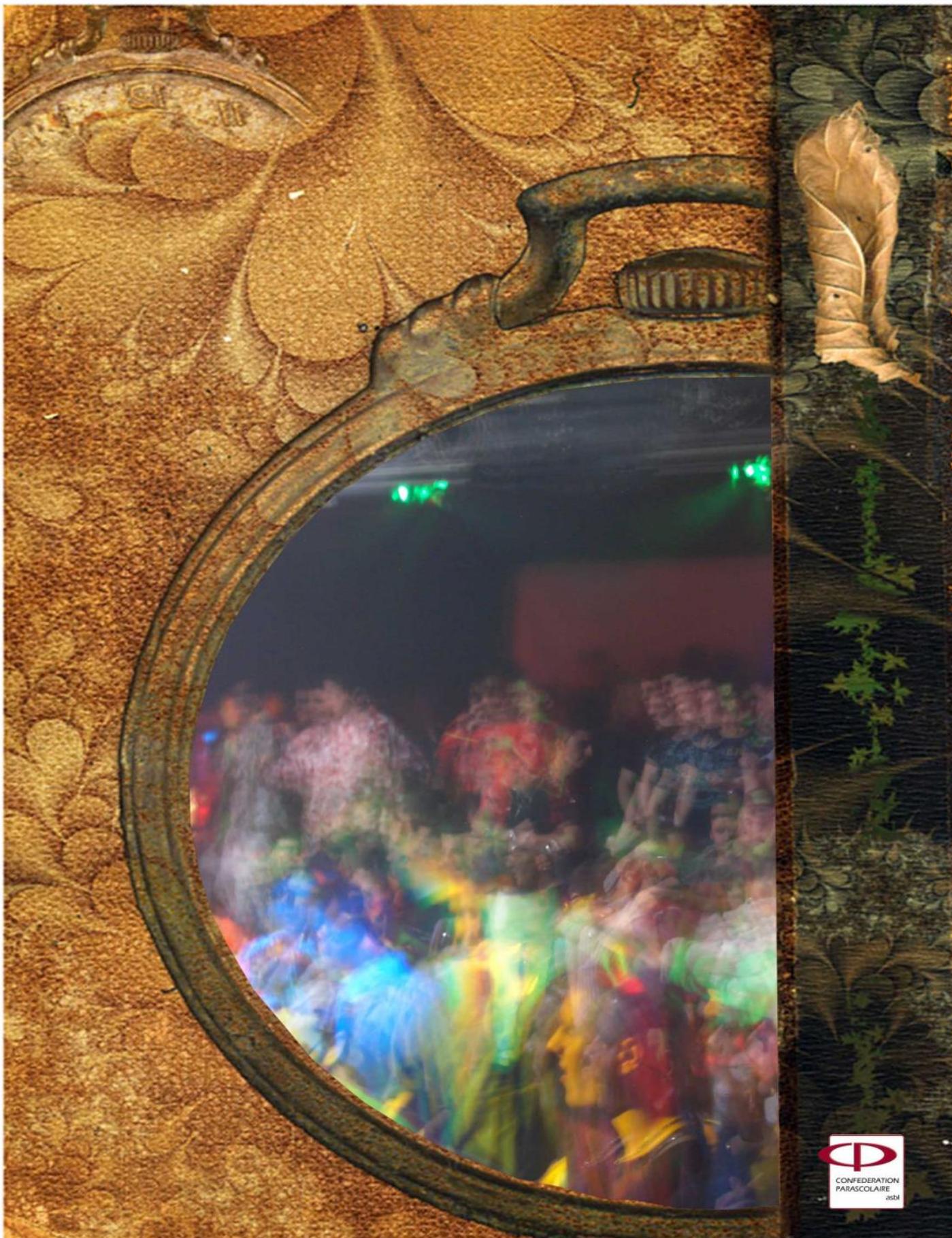
Ce nom – le mien – déclencha tout. Je me souvenais de tout, étonnée, puis coupable et terrorisée. Je regardais mes mains frémissantes, horriblement pâles, comme couvertes d'une couche de peinture blanche. Je sentais le goût du sang sur mes lèvres, dégoulinant sur mon menton, appréciable alors que je l'avais toujours détesté. Il glissait dans ma gorge et appelait un instinct que je ne contrôlais pas, un instinct de chasseur trop puissant pour moi.

Je devais le retenir, je devais écouter Lise, celle qui m'avait ramenée à moi, celle qui m'avait démasquée. Au fond de moi, je ne voulais que cela : arrêter cette boucherie et m'enfuir avant l'aube. Je me battais désespérément contre moi-même, contre le vampire tueur, obsédé par une seule chose : faire cesser cette soif. Il oubliait tout le reste. Moi, Ana, je ne voulais rien oublier.

Je fermais les yeux.

Puis les rouvrais.

Qui d'Ana ou du vampire avait-il remporté cette terrible bataille ?







Rue du Moniteur 14
1000 Bruxelles
02/512.16.11
secretariat@ajile.org
<http://www.ajile.org>